Document généré le 25 avr. 2024 07:42

**Ciné-Bulles**
**Le cinéma d'auteur avant tout**

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

# Entretien avec Luis Ospina, cinéaste colombien
## En Colombie, les vampires ont une saveur politique

André Tapps

Volume 4, numéro 2, septembre–octobre 1983

URI : https://id.erudit.org/iderudit/34788ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Tapps, A. (1983). Entretien avec Luis Ospina, cinéaste colombien : en Colombie, les vampires ont une saveur politique. *Ciné-Bulles*, *4*(2), 5–7.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

**ENTRETIEN AVEC LUIS OSPINA, CINÉASTE COLOMBIEN**

# En Colombie, les vampires ont une saveur politique

"J'aimerais faire un film aux États-Unis mais ce serait un film qui parlerait des Latino-américains. Il y aurait plusieurs sujets à exploiter." Le cinéaste colombien Luis Ospina demeure profondément attaché à ses origines même s'il a reçu sa formation en cinéma dans une université californienne (UCLA). Depuis 1972, il a tourné, en Colombie, sept courts métrages (documentaires et fictions) et un long métrage. Un article, publié dans l'édition internationale de *Newsweek* du 13 juin dernier, le mentionnait parmi la génération montante de jeunes cinéastes qui contribuent à la renaissance du cinéma latino-américain.

Luis Ospina était à Montréal lors du dernier Festival des films du monde pour présenter son premier long métrage, *Pura sangre (Sang pur),* tourné en 1980. Le film donne un portrait original d'une partie de la réalité sociale de l'Amérique latine.

A Cali, en Colombie, un vieux magnat du sucre souffre d'un mal mystérieux et doit recevoir de nouvelles chopines de sang régulièrement pour rester en vie. Son fils, un homme d'affaires qui fait la contrebande du sucre au Venezuela, peu content de devoir payer le sang au gros prix, engage une jeune infirmière et deux larrons, genres tueurs à gages, qui, la nuit, parcourent les rues de Cali à la recherche de sang frais. Leurs victimes? De jeunes enfants ou des adolescents qu'ils droguent pour ensuite les vider de leur sang. Le vieux, cloué à son lit d'hopital, ignore tout à fait d'où provient le sang qu'on lui donne jusqu'au jour où, soupçonnant la vérité, il décide de ne plus marcher dans les combines frauduleuses de son fils. L'honnêteté ne paie pas. Le fils lui donnera la mort en lui injectant du sang incompatible pour ensuite essayer de se suicider. On recherche les coupables: un espèce de fou lunatique, bouc émissaire de la justice, paiera pour tous ces meurtres d'enfants.

*Pura sangre,* un film sordide? Oui mais, parfois trop sympathique, le trio infernal des vampires nous empêche de croire entièrement à sa méchanceté. "Je suis fatigué de sortir tous les soirs. Si seulement le vieux mourrait", dit l'un d'eux. Ici, pas de sentiment de culpabilité mais une bonne dose d'humour noir. *Pura sangre* a quelques faiblesses (la qualité inégale de l'interprétation, entre autres) mais son principal handicap demeure son origine latino-américaine, aussi serait-il surprenant qu'il trouve un distributeur au Québec. Le film n'en est pas moins représentatif d'un certain style cinématographique latino-américain, partagé entre le goût de raconter une histoire et celui, plus politique, de dénoncer des injustices.

Lors de l'entretien, qui s'est déroulé en anglais, Luis Ospina parle sérieusement de son film, balaie les grandes questions avec un humour bien à lui et dresse un portrait du cinéma colombien qui fait aussitôt penser à la situation du cinéma québécois. S'il hésite à prendre position face à des sujets controversés, on ne saurait lire ses réponses sans penser aux événements qui secouent régulièrement l'Amérique latine. Au moment même où se tenait cet entretien, sur la rue Sainte-Catherine, au coeur de l'agitation montréalaise, une poignée de manifestants dénonçait l'oppression politique en Uruguay, ignorés par la foule des passants affairés, pressés de prendre le métro ou d'aller voir *Superman (III)* volet à la rescousse de la planète.

**André Tapps**

***Ciné-Bulles:*** *Votre film m'a bien réservé quelques surprises mais il traite tout de même d'un thème très cher au cinéma latino-américain: les relations entre exploiteurs et exploités.*

**Luis Ospina:** D'une certaine façon, j'ai essayé de m'éloigner de ce thème en faisant un film d'horreur. Je pouvais ainsi rejoindre tout le monde parce que le film d'horreur est un genre universel, surtout le thème du vampire. Une histoire de vampires est toujours politique, peu importe où elle a lieu dans le monde. J'ai adapté le mythe de Dracula à des événements qui se sont produits à Cali au début des années 1960. Il y avait eu dans la ville une série inexplicable de meurtres d'enfants. La croyance populaire voulait que ces crimes aient été commis par un vieil homme riche qui avait besoin de sang pour survivre.

***Ciné-Bulles:*** ***Pura sangre*** *est donc une interprétation personnelle de cette croyance populaire?*

**Luis Ospina:** Oui, j'ai décidé de faire comme si toute cette histoire s'était réellement passée. J'y ai vu beaucoup de liens avec le mythe de Dracula qui, dans mon film, est un riche magnat du sucre et ses innocentes victimes, les paysans et les enfants.

***Ciné-Bulles:*** *Quelle a été la réaction du public colombien à votre film?*

**Luis Ospina:** Bien, disons qu'on a eu quelques problèmes avec la censure. Le film a failli être bloqué à sa sortie mais finalement rien de vraiment sérieux ne s'est produit. La critique s'adressait à l'image que le film donnait de la Colombie, surtout à l'extérieur du pays. Le film traite aussi de plusieurs sujets qui n'avaient pas été mis à l'écran jusque là en Colombie: la drogue, l'homosexualité, les meurtres d'enfants. En plus, à la fin, les criminels s'en tirent bien, ce qui va à l'encontre de la morale habituelle. Mais, en général, le film a suscité beaucoup d'agressivité tant chez les critiques que chez le public.

***Ciné-Bulles:*** *Quel est le poids de la censure sur le cinéma colombien?*

**Luis Ospina:** Je pense que la Colombie est un des pays d'Amérique latine où la censure est la plus indulgente parce que nous n'avons pas de gouvernement militaire comme en Argentine ou au Chili.

***Ciné-Bulles:*** *Dans votre film, on parodie beaucoup la religion. Elle est aveugle devant toutes les atrocités qui se commettent. Même que le vieux magnat du sucre passe pour un saint à sa mort.*

**Luis Ospina:** Oui, il est inévitable de traiter de religion dans un film colombien. C'est un pays très catholique, très religieux. La religion a sa place dans la structure du pouvoir. Je parle de pouvoir en termes politiques mais aussi en termes d'influence sur la mentalité des gens. Les classes pauvres y trouvent une explication à leur pauvreté et les gens riches s'en servent pour expliquer... leur pouvoir. La religion peut devenir tout ce qu'on veut qu'elle soit! (Rires)

***Ciné-Bulles:*** *Il y a une longue et sans doute forte tradition de films documentaires en Amérique latine.*

**Luis Ospina:** Oui, jusqu'à tout récemment, c'était presque un dogme. Si vous étiez d'Amérique latine, vous deviez faire des documentaires. Avec **Pura sangre,** j'ai voulu réagir contre cette tradition. Je crois que la fiction offre beaucoup plus de possibilités tant au cinéaste qu'au spectateur. La fiction sert davantage l'aspect

**Florina Lemaître, le visage angélique d'une vampire *(Pura Sangre).***

divertissement populaire du cinéma et c'est ça que la majorité des gens recherchent. Le documentaire a un auditoire plus limité.

***Ciné-Bulles:*** *Mais peut-être que le film documentaire s'adaptait mieux à ce que les cinéastes cherchaient à montrer de la réalité latino-américaine?*

**Luis Ospina:** Les documentaires montraient bien l'aspect socio-politique des choses mais c'est aussi une question d'argent: ça coûte moins cher faire des documentaires!

***Ciné-Bulles:*** *Parlez-moi de vos documentaires...*

**Luis Ospina:** Immédiatement avant **Pura Sangre,** j'ai tourné un film qui s'appelait **Les vampires de la misère.** Sous des dehors de fiction, c'était en fait un faux documentaire qui traitait des cinéastes qui vont dans les pays du Tiers-monde pour filmer la pauvreté pour ensuite aller dans les pays riches faire de l'argent avec leurs films.

***Ciné-Bulles:*** *C'est une façon d'imposer sa vision des choses.*

**Luis Ospina:** Les cinéastes des pays européens et même ceux de chez-nous partent avec tout leur équipement et ne sont parfois pas très responsables de ce qu'ils font. Ils utilisent la pauvreté comme une marchandise et la vendent à l'extérieur des pays où ils l'ont filmée. C'est la pauvreté mise en conserve pour l'exportation. **Les vampires de la misère** montrent jusqu'à quel point ces gens peuvent même être agressifs vis-à-vis de leurs sujets pour obtenir ce qu'ils veulent, comme des vampires... Et on peut dire cela autant des réalisateurs de gauche que de ceux de droite.

***Ciné-Bulles:*** *Mais on peut parler d'exploitation du sujet dans une foule de situations au cinéma?*

**Luis Ospina:** Le cinéma est le seul art qui est né durant la période de capitalisme avancé et il a en lui-même tous les éléments d'une situation d'exploitation. Dans quelle autre forme d'art peut-on dire à quelqu'un: "Ça va, toi tu marches de cette porte-ci à cette porte-là, tu enlèves tes vêtements et tu vas au lit avec ce gars-là". C'est comme une dictature! (Rires...)

***Ciné-Bulles:*** *Peut-on dire qu'il existe des thèmes communs dans les films latino-américains?*

**Luis Ospina:** Je considère le Brésil comme un cas particulier, différent des autres pays latino-américains parce qu'il possède une plus longue tradition cinématographique, tradition différente à cause de la langue employée, le portugais. Mais la majorité des films traitent, somme toute, de politique ou de divertissement. On fait de la critique sociale ou de l'évasion sociale! (Rires...)

***Ciné-Bulles:*** *Faites-vous partie d'un regroupement de cinéastes à Cali?*

**Luis Ospina:** En 1970, j'ai fondé une revue de cinéma assez importante à l'époque qui s'appelait **Ojos al cine (Les yeux au cinéma).** Elle regroupait beaucoup de gens du milieu cinématographique. Mais aujourd'hui, la majorité des cinéastes travaillent dans la capitale, Bogota. Le groupe de Cali, dont je fais partie, réunit essentiellement des amis intéressés au cinéma. Ce n'est rien de formel. Par exemple, je n'ai engagé, pour le tournage de **Pura sangre,** que des acteurs non professionnels, à l'exception d'un seul et je viens tout juste de terminer le montage d'un film qu'a tourné l'un d'entre eux.

***Ciné-Bulles:*** *Existe-t-il plusieurs réalisateurs de long métrage en Colombie?*

**Luis Ospina:** Oui, un bon nombre. L'an dernier, on a tourné treize longs métrages en Colombie. On assiste depuis quelques années à une augmentation considérable de la production filmique. Depuis trois ans, beaucoup de

jeunes cinéastes ont tourné leur premier long métrage grâce, entre autres, à des prêts venant du Bureau du cinéma colombien. Et, en plus, nous possédons depuis peu de temps tout l'équipement technique nécessaire pour le traitement en laboratoire des films.

***Ciné-Bulles:*** *Qui est propriétaire des salles de cinéma en Colombie?*

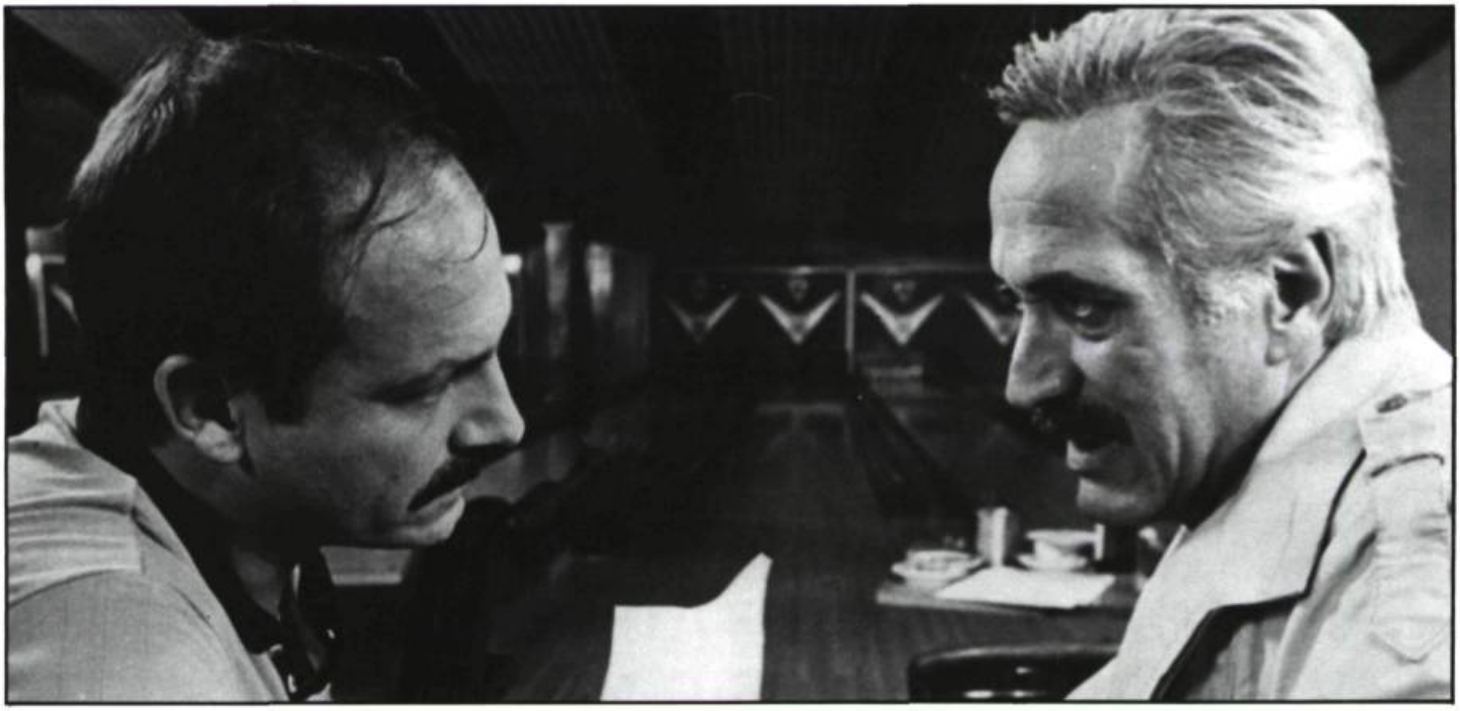
**Luis Ospina:** Environ 50% des salles sont la propriété d'une compagnie privée colombienne qui distribue des films américains! C'est presqu'un monopole. Il est difficile pour le cinéma colombien de faire une percée intéressante dans les réseaux de distribution de films. En plus, le marché local ne rapporte pas assez pour payer les coûts de production. Dans les grandes salles, les films colombiens entrent en compétition directe avec les films américains, ce qui ne leur laisse que bien peu de chances.

***Ciné-Bulles:*** *Vous devez attirer un minimum de spectateurs, sinon on retire le film?*

**Luis Ospina:** Exactement. Et les Colombiens portent un jugement très sévère sur leurs propres films. C'est un des problèmes auxquels doivent faire face les cinéastes de chez nous. Il y a cette idée répandue que les films colombiens sont mauvais. Mais cela s'explique, en partie: lors des dix dernières années, on a exigé des cinémas qu'ils présentent toujours un court métrage colombien avant leurs gros films américains. Mais la plupart de ces films étaient de piètre qualité. Avec le temps, on a créé l'impression que les films colombiens étaient mauvais.

***Ciné-Bulles:*** *Est-ce la même chose dans les autres pays latino-américains?*

**Luis Ospina:** Le plus gros problème c'est vraiment la distribution. Les plus importantes compagnies américaines conservent le monopole sur tous les aspects de la distribution cinématographique. Nous sommes tous dans le même bateau. Les films américains arrivent chez nous avec toute une campagne publicitaire, des revues, des articles sur les vedettes. C'est un phénomène mondial.



***Las ultimos dias de la victima*** **d'Aldolfo Aristarain, film argentin présenté au F.F.M. en 1983.**

# Du sud au nord

Bon an mal an, fidèle, la programmation du Festival des films du monde propose aux cinéphiles montréalais plusieurs films latino-américains de court et de long métrage pour la plupart regroupés dans la section *Cinémas d'Amérique latine.* On peut y voir bon nombre de films brésiliens, quelques films d'Argentine et du Venezuela et, à l'occasion, un film de Colombie, du Pérou, du El Salvador, de l'Equateur, du Mexique ou de Cuba. Des films à budget plutôt modeste, souvent animés d'une volonté très nette de véhiculer un message bien précis, d'illustrer sans équivoque un aspect de la réalité.

On pourrait penser que cette heureuse initiative des organisateurs du Festival des films du monde, cette porte entrouverte sur le Sud du continent puisse encourager la distribution au Québec des films d'Amérique du Sud, d'Amérique centrale et du Mexique. Tel n'est pourtant pas le cas. Si le Festival des films du monde donne un avant-goût de la programmation européenne des salles de cinéma québécoises, il n'a que peu d'impact sur la distribution du cinéma latino-américain au Québec. En fait, hormis *Donna Flor et ses deux maris, Bye-Bye Brésil* et *Pixote* ce cinéma méconnu, ce cinéma qu'on dit en pleine période d'expansion compte bien peu de "succès" récents sur les écrans québécois. Même le Grand prix des Amériques au Festival des films du monde de 1982, le film argentin *Tiempo de Revancha,* n'est jamais sorti en salle commerciale au Québec.

Il suffit de procéder à un rapide inventaire pour comprendre que, côté distribution, la situation se déterriore. Le monologue Nord-Sud se poursuit.

**M.C.**